

Sylvette Heurtel

## **Premier jour**

Marcher derrière toi sur le pont bombé, à l'angle du canal et des terrasses en appontement. Au-delà des maisons basses, la brume efface l'horizon de la lagune. Les îlots plantés d'arbres noirs semblent flotter. Murs trempés et briques rouges, la nouvelle année commence à la prison des femmes où le temps dure longtemps. Nos pas côte à côte sur le marbre orangé, droite ligne du quai bordant l'eau verte. Rondeurs des coupoles contre verticale du campanile, la ligne des silhouettes grises sur le ciel gris comme une phrase familière à force d'être relue. Je cherche tes yeux. Tourné vers un mur aux volets clos, tu téléphones.

Les échoppes basses et fermées de la Giuddecca défient la splendeur, là-bas, de l'autre côté des vagues. Sur la solitude de la rive, une onde joyeuse émane de la seule boutique ouverte, brouhaha de voix d'hommes d'où débordent des rires heureux. Le siège de la cellule du Parti, sans faucille ni marteau. Engoncés dans les blousons de leur jeunesse, serrés autour des tables dans peu de place, leur plaisir d'être ensemble irradie jusqu'au trottoir trempé. Debout devant la porte malgré l'humidité, l'épaisse chevelure grise encore rayée par le peigne, le chef en veste de cuir accueille les arrivants. Sa poignée de main sans sourire scelle le passage de la nouvelle année. La lutte continue, il importe de se le dire. Les visages des vieux militants s'éclairent après le rituel pour la plongée dans la chaude mêlée derrière la vitrine que la buée obscurcit. Envie furtive d'entendre leurs souvenirs entre certitudes et regrets, je me tourne vers toi. Le bord de ton chapeau cache ton visage, ta main en visière protège du crachin le Palm que tu programmes sans me voir. J'éteins mes yeux et mon sourire.

Marcher encore, fondre dans la douceur de la pluie, traverser le paysage quasi dissous dans la brume, longer les courtes vagues qui affleurent la chaussée. Je suis la ligne de tes épaules, ton allure trop rapide. Mes pas dans les tiens depuis tout ce temps.

Luisante parmi les volets clos, encadrée d'or par une guirlande de Noël, l'étroite devanture noire et rouge du Milan Club. Vingt figures de contreplaqué peintes aux couleurs des équipes figurent le classement sur un minuscule podium, chaque petit footballeur lève au ciel des bras à angle droit. Qui les a sciés un à un dans le bois, qui a dessiné les détails des shorts et des maillots, les traits aplatis des visages identiques aux sourires muets ? Qui les déplace selon les résultats du dimanche ? Quel vieil enfant découpe le papier doré, colle les photos et range les joueurs ? Je me tourne pour te dire combien m'attendrissent ces dix mètres carrés. Face à ton dos, j'avale mes mots. Tu te hâtes vers le quai en remontant ton col.

Reprendre le vaporetto près de trois Vénitiennes debout, enveloppées de longues fourrures mordorées. Droites entre les sièges de bois remplis d'étrangers, les yeux noirs, les cheveux sans défaut, les sourcils suivant le même arc. La mère dissimule sa peine à compenser les mouvements du bateau, chacune des filles l'aide sans le montrer. Elles se parlent dans les yeux, ignorant le reste du monde. Les deux gendres aux cheveux gris attendent, en retrait, l'arrivée à l'île. Le long mur de briques claires sort de l'eau ; élégance des colonnettes et des arcades sous la sombre perruque des cyprès. Les femmes vont au cimetière, les hommes leur prêtent la main pour débarquer à San Michele. Je me sens abandonnée à leur départ, seule au milieu de touristes absents. Tu es resté sur le pont extérieur, je te regarde diriger ton téléphone pour chercher la connexion, les contours de ton chapeau et de ton bras levé découpés sur le reflet d'aluminium de la lagune.

Une heure du matin, descendre les marches blanches du pont degli Scalzi vers la rue encore illuminée, déserte. Seul, le garçon du café Olympo en gilet grenat et pantalon noir, finit de balayer la mince terrasse, les manches de sa chemise blanche impeccablement repliées. Le coton contre la peau brune de ses avant-bras comme un présage du jour puis de l'été qui reviendront. Sans se baisser, il guide les poussières dans la pelle à long manche, son dos voûté dit la fatigue de la journée. Le rideau à demi baissé laisse passer une lumière jaune à travers la vitrine. Trop tard pour entrer s'asseoir sur le velours rouge des banquettes, s'appuyer à l'arrondi doré du bar vide. Les clients sont partis, les serveurs finissent de ranger, la tête ailleurs. Le regard terni et la voix éteinte, ils laissent leurs mains jouer la routine quotidienne.

Le froid monte du Grand Canal, noir et silencieux contre les quais blanchis. Le courant sombre paraît enfler à mesure qu'on le regarde. Il est l'heure de revenir à l'hôtel, de quitter l'humidité pour la chaleur, les miroirs et les lustres, la douceur des tapis. De longer cent mètres de rue pavée pour te rejoindre, de presser le pas vers la porte brillante et l'arbre de verre bleu du hall que tu as presque atteints. Tu as envie de dormir, rien n'existe plus. Tu vas réaliser que tu es seul au moment de pousser le tambour luisant, tu prendras le temps de presser la touche qui me correspond. Mon téléphone va crisser dans mon sac. Mes doigts reconnaissent la surface lisse de l'écran et la mollesse des touches, je sors l'insecte et le regarde dormir au creux de ma paume. J'attends son réveil. Il allume déjà ses interstices bleus. Ma main en cuiller pivote au-dessus de l'eau. Il coule après une légère hésitation, semblant envisager de flotter avant de s'éteindre et de disparaître. Noir dans l'eau noire.

Assise sur un degré de pierre blanche, je me fige avant de rallier la rue.

A droite, l'hôtel. Toi, que je peux rattraper en allongeant le pas pour glisser ma main contre la tienne, plongée dans la poche de ton épais manteau. Pressé d'être au chaud, tu ne penses à rien, mon geste te freinera à peine. Ne te surprendra pas. Normal que je te rejoigne puisque nous sommes ensemble, partout, depuis toujours. Nous atteindrons rapidement l'ascenseur de verre. Tu as un peu bu, tu es fatigué, tu ne parleras pas, n'entendras pas mes questions. Sitôt sorti de la salle de bain, tu t'endormiras dans le lit rococo, devant le flot vulgaire vomi par la télévision.

Je n'ai pas sommeil.

A gauche, la gare. Un train chaque heure pour l'aéroport. Mon passeport dans mon sac. Des avions pour toutes les villes d'Europe. Attendre une place. Seule. Libre. Prête pour le cadeau d'une nuit inattendue, la première de l'année.

Je pars à gauche.